

Avant-propos

Sandra Barrère et Jean-Paul Engélibert

** dition  lectronique**

URL : <http://journals.openedition.org/essais/797>

DOI : 10.4000/essais.797

ISSN : 2276-0970

 diteur

 cole doctorale Montaigne Humanités

 dition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2020

Pagination : 7-13

ISBN : 979-10-97024-08-6

ISSN : 2417-4211

Référence  lectronique

Sandra Barrère et Jean-Paul Engélibert, « Avant-propos », *Essais* [En ligne], 16 | 2020, mis en ligne le 28 septembre 2020, consulté le 12 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/essais/797> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/essais.797>

Avant-propos

Sandra Barrère, Jean-Paul Engélibert

Depuis la fin du XX^e siècle, en France comme dans le monde anglo-saxon, les études littéraires et esthétiques se sont globalement tournées vers les questions éthiques et politiques. C'est dans ce mouvement que ce numéro d'*Essais*, consacré à la *Politicité de la littérature et des arts contemporains*, veut se situer. Il prolonge des interrogations nées au tournant du siècle dernier et s'applique à étudier un corpus formé dans les mêmes années, issu des mêmes préoccupations. S'il faut indiquer un seuil, c'est évidemment 1991 : l'effondrement de l'URSS qui scelle l'entrée dans un « nouvel ordre mondial », le triomphe du néo-libéralisme et la ruine de l'utopie communiste. Paradoxalement, c'est bien de ce tournant, dans lequel l'historiographie conservatrice a voulu voir « la fin de l'histoire », qu'est issue la repolitisation soudaine des artistes, des écrivains et des théoriciens dans l'ensemble du monde occidental¹. Alors qu'une doxa enthousiaste affirmait la victoire définitive de la démocratie parlementaire et de l'économie de marché sur toutes les autres formes de gouvernement, ils ont massivement répliqué par des analyses critiques du contemporain, l'invention de formes nouvelles consacrées à la pensée d'un monde nouveau, l'affirmation que l'art, qui est toujours représentation, concerne toujours notre monde. Dans ce volume, il sera majoritairement question d'œuvres du XXI^e siècle, un peu moins des années 1990 et, symptomatiquement, d'une seule antérieure : *L'Invitation* de Claude Simon, tableau des dernières années d'une URSS au bord de l'implosion, parue en 1987.

Depuis un peu moins de trente ans donc, après une longue période de formalisme dont le postmoderne a sans doute été le dernier avatar, la théorie s'attache aux rapports des arts et du monde². La diversité des démarches et des

1 En France, on peut relever à titre d'exemple les œuvres de François Bon, Lydie Salvayre, Annie Ernaux ou Nathalie Quintane, cf. D. Viart et B. Vercier, *La Littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2005.

2 Voir par exemple, pour la théorie littéraire, Antoine Compagnon, *Le Démon de la théorie*, Paris, Seuil, 1998.

entreprises critiques qui se sont succédé depuis est telle qu'elle défie l'effort de synthèse. Dans le foisonnement de ces travaux, on peut sans doute commencer à se repérer en traçant grossièrement une première ligne de partage. Celle-ci diviserait les approches de la littérature et des arts entre celles qui héritent des *cultural studies* anglo-saxonnes d'une part, et celles qui héritent de l'esthétique et de l'herméneutique, comme branches de la philosophie continentale, d'autre part. D'un côté un premier type d'études qui s'intéresse d'abord au monde social et regarde les œuvres comme des éléments parmi d'autres d'une réalité culturelle qui les englobe, pour rendre compte de leur ancrage et de leur signification politiques, mais au risque de négliger leur forme et d'en méconnaître l'effet particulier. Appelons-les provisoirement et pour simplifier études culturelles contemporaines : un ensemble très diversifié de démarches issues des *cultural studies* britanniques, des études postcoloniales et du féminisme américain. De l'autre, des entreprises théoriques et critiques attachées à la spécificité des formes littéraires et artistiques, qui considèrent les œuvres pour elles-mêmes et, postulant leur autonomie, sont conduites à reposer incessamment la question de leur articulation aux conflits politiques de leur temps. Appelons-les, également pour simplifier, les humanités du XXI^e siècle, qui se rattachent directement à la philosophie continentale et en particulier aux questionnements de l'esthétique.

Ce volume se situe au carrefour de ces deux traditions, en rassemblant des études qui puisent à l'une ou à l'autre, et parfois aux deux en même temps. Toutes dues à des doctorants ou à de récents docteurs, elles signalent un moment particulier, le nôtre, où les études culturelles contemporaines et les humanités du XXI^e siècle peuvent se rencontrer. L'âge où les *cultural studies* se sont érigées contre les humanités parce que celles-ci étaient un bastion du conservatisme est révolu³. Les humanités ne peuvent plus ignorer des études qui sont venues les bousculer de l'extérieur, et qui les ont profondément transformées depuis une trentaine d'années. Inversement, les études culturelles, nées contre les disciplines instituées, ne peuvent s'institutionnaliser et se renouveler qu'en intégrant les apports des humanités, particulièrement en France, où les cloisonnements disciplinaires sont forts et où les jeunes chercheurs ne peuvent imposer leurs problématiques qu'en se nichant comme des coucous dans les disciplines existantes. Double contrainte sans doute, mais aussi double opportunité dont les auteurs de ce volume se sont saisis.

Leur geste n'est pas tout à fait sans précédent. L'idée d'une *politicité* de la littérature se dégage de l'héritage sartrien de l'engagement, notion qu'on peut aujourd'hui réinvestir pour la mettre à l'épreuve du contemporain⁴. La

3 Cf. Stuart Hall, « L'émergence des *cultural studies* et la crise des humanités » (1990), in Stuart Hall, *Identités et cultures. Politiques des cultural studies*, traduit par Christophe Jaquet, Paris, éditions Amsterdam, 2008, p. 111.

4 Voir par exemple Sonya Florey, *L'engagement littéraire à l'ère néolibérale*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2013.

recherche récente se penche sur le pouvoir de l'écriture de configurer l'expérience, de contester ou de suspendre les évidences de l'opinion, de raconter des histoires organisées selon une axiologie explicite ou non, bref, de construire du sens. Le récent programme de recherche *littérature vs storytelling*, qui opposait les « contre-narrations » littéraires aux récits idéologiques ou mythiques des dominants et de la doxa est l'un des meilleurs exemples de cette démarche⁵. Il a permis d'interroger les modalités par lesquelles la littérature, et en particulier la littérature de fiction, peut forger une « contre-histoire » qui questionne ou critique l'histoire dominante, avec les moyens de la narration : changements de points de vue, d'échelles, de rythmes, choix de composition et d'énonciation, etc., pour rendre visible ce qui ne l'était pas, faire entendre des voix étouffées ou plus généralement reconfigurer la représentation du monde commun.

À côté de ces travaux, mais dans une perspective légèrement différente, regardant du côté de la réception, Yves Citton a beaucoup contribué à développer une conception de la lecture littéraire comme *encapacitation* selon laquelle la littérature nous aide à nous émanciper des discours aliénants que sont les idéologies, les dogmes et plus largement les croyances. La fiction en particulier donne l'occasion de « déployer le pouvoir humain d'imagination dans sa liberté et sa créativité propre » et l'exercice de l'interprétation auquel elle conduit développe « une capacité à regarder une réalité sous ses différents angles, de façon à produire une manière inédite de l'approcher », et *in fine* le croisement des réflexions des lecteurs produit « une *plate-forme d'indisciplinarité* » où se confrontent les discours et se conforte l'esprit critique⁶.

Poursuivant et prolongeant ces recherches, et au carrefour indiqué plus haut des études culturelles contemporaines et des humanités du XXI^e siècle, on trouvera notamment dans les études rassemblées ici les empreintes du féminisme américain issu des travaux de Judith Butler⁷, du postcolonialisme et de la critique des médias. La littérature et les arts ne s'envisagent plus *a priori* comme des domaines à part justifiant des interrogations spécifiques, mais des pratiques culturelles inscrites dans le monde social. Il s'agit d'interroger les *corpus* et de les renouveler : cette mise en question et ce renouvellement constituant des enjeux essentiels d'aujourd'hui. Comme l'explique par ailleurs une spécialiste de littérature investie dans les études de genre, « je travaille assez rarement, quand je séjourne dans ce champ, en tout cas certainement

5 Voir la présentation de ce programme par Danièle Perrot-Corpet et Judith Sarfati-Lanter, « Pour une autre histoire des engagements littéraires au XX^e siècle », <http://www.raison-publique.fr/article877.html> (consulté le 9 septembre 2018).

6 Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser*, Paris, éditions Amsterdam, 2007, p. 237. Par ailleurs, Citton a aussi utilisé la notion de storytelling dans *Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche*, Paris, éditions Amsterdam, 2010.

7 De *Trouble dans le genre* (1990) à *Notes toward a Performative Theory of Assembly*, Cambridge, Harvard University Press, 2015.

pas de façon systématique, sur des objets proprement littéraires, identifiés ou estampillés comme tels. [...] je ne crois pas aux frontières de la discipline⁸ ». Passer les frontières, c'est bien un enjeu de ce numéro qui croise la philosophie, les études sur le roman, le théâtre, les arts plastiques et la poésie.

De texte en texte, on relève la mise en tension de différents régimes de domination, qu'il s'agisse des institutions du pouvoir et de l'argent, de la domination masculine et/ou coloniale, des régimes de valeurs et de représentations (autour du voile, par exemple), et, plus généralement, des conventions de langage et découpes épistémiques régulatrices de ces régimes de domination (phallogocentrisme, colonialisme). Cette mise en tension *dans* et *par* les œuvres s'effectue au prix d'une mise en discussion des catégories et des genres : pour l'essentiel, les études portent sur des formes hybrides faisant fi des frontières entre action politique et geste poétique, manifestant déplacements et débordements des champs, et conçues à la fois comme territoires d'expérimentation, actualisation d'un écart et d'une distance critique, parfois parodique, voire ironique. Au sein de ce « chambardement épistémique », il est singulier de relever, de loin en loin, la puissance du corps, du corps dans l'espace, et notamment du corps féminin, comme ultime front de la subversion poétique.

Notons aussi que la mise en discussion du patriarcat travaille parfois intimement les textes ici présentés : l'adoption de certains des codes de l'écriture inclusive (le point médian et la double flexion, notamment) illustre la porosité de la démarche critique inscrite dans les œuvres jusque dans les choix discursifs opérés dans l'ordre herméneutique. Nous prenons acte de l'aspiration à une forme de politicit  et, par suite, de transitivité, inscrite au cœur de la démarche exégétique elle-même.

La première étude est une réflexion théorique reprenant certains des concepts clés de l'imposant corpus ranci rien⁹, en particulier les notions de politique et d'esthétique, et leur réversible combinaison, ordonnée au principe d'égalité : entre l'esthétique de la politique et la politique de l'esthétique, Raphaël Jaudon voit deux processus distincts qui signalent un écart entre la philosophie politique et la philosophie de l'art de Rancière. Raphaël Jaudon met la pensée du philosophe à l'épreuve de ses propres tensions, à partir d'un examen de la ductilité des notions au sein d'une pensée regardée comme rigoureuse et dynamique à la fois, avant de formuler l'hypothèse d'un dépassement des contradictions par la *poétique*, entendue comme tentative de r ajacement de l'ordre dominant.

8 Anne-Emmanuelle Berger, « Genre », in Emmanuel Bouju ( d.), *Fragments d'un discours théorique*, Nantes,  ditions nouvelles Cécile Defaut, 2015, p. 185.

9 Voir entre autres *La Parole muette*, Paris, Hachette littérature, 1998, *La chair des mots*, Paris, Galilée, 1998, *La Fable cinématographique*, Paris, Seuil, 2001, *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, 2007, *Aisth sis*, Paris, Galilée, 2011 et *Le Fil perdu*, Paris, La Fabrique, 2014.

Jean-Marc Baud, de son côté, se livre à l'analyse comparée de deux récits : *L'Invitation* de Claude Simon (1987) et *Les Effondrés*, de Mathieu Larnaudie (2010), soulignant les effets de continuité historique entre le récit du délitement du bloc communiste d'une part et celui de la crise financière de 2008 de l'autre, continuité qui se prolonge par une continuité dans l'ordre formel : les textes se situent au point de rencontre entre roman et essai politique, mêlant la satire, l'épopée et le lyrisme. De l'« apostasie communiste » à l'« abjuration libérale », par les procédés d'une « poétique de la déréalisation », le texte devient la scène d'un dévoilement des « catéchismes » et des fictions, qui est aussi l'occasion d'un réveil et d'une désaliénation.

La proposition de Nicolas Folch Maass s'attache aux effets ironiques d'un roman métalinguistique intitulé *Facsimil* (2014), écrit par Alejandro Zambra, auteur chilien reconnu comme étant parmi les plus significatifs de son époque. Le roman, adossé à une exigence de liberté dans l'ordre de la création poétique, s'appuie sur l'Épreuve d'Aptitude Académique (*Prueba de Selección Universitaria*) en vigueur dans les universités chiliennes jusqu'en 1993, et ici regardée comme dispositif de régulation de la production collective de valeurs soumises aux règles du marché et de la reproduction de la ségrégation sociale. Nicolas Folch Maass commente la stratégie narrative de Zambra à travers l'auscultation du langage institutionnel en tant qu'outil de conditionnement, escamotage des vérités historiques et maintien de la fatalité sociale, avant de considérer le rôle central de réinterprétation dévolu au lecteur.

Dans une étude comparative entre les œuvres de trois artistes plasticiennes, d'un côté *Indigo Blue* (1991) de l'Américaine Ann Hamilton, de l'autre *Material for a film* (2004) de la Palestinienne Emily Jacir, enfin *Au plus profond du noir* (manuscrit, 2013) de l'artiste d'origine vietnamienne Thu Van Tran, Barbara Bourchenin interroge les modes de lecture et de lisibilité de l'art, ainsi que le dicible de l'histoire, à travers des dispositifs sensibles proches de la performance qui font de l'autodafé ou, plus précisément, du *livre altéré*, la pierre angulaire de la démarche artistique. Ces formes mobilisent, pour les inverser et réinventer, les rapports historiques troubles entre *logos*, pouvoir et hégémonie, opérant par leurs procédés d'effacement, de neutralisation par la perforation, enfin d'opacification et d'enfouissement des scripturaires, ce que la critique de l'art nomme le « *reenactement* » en tant que préalable à une nouvelle « prosodie de l'Histoire », dans laquelle les gestes artistiques sont pensés puis conçus comme les possibles porte-voix des voix tues.

Lorsque le poème ne *peut* plus rien de politique, le corps peut-il devenir l'ultime lieu du poème ? C'est la question posée par Sylvia Chassaing à propos d'une expérimentation baptisée « Manifester en silence » imaginée par la poétesse russe Daria Serenko, qui vectorise le corps comme messenger d'un poème conçu comme prétexte à l'échange avec autrui dans les temps de déplacement, puis sur les réseaux sociaux. Cette action, qui doit se comprendre

dans le contexte des problématiques de l'expression artistique dans la Russie post-soviétique de Poutine, et s'inscrit dans la genèse des messages irrévérencieux des Pussy Riot, de l'activisme de Dmitri Prigov, et plus globalement dans la tradition de la littérature russe comme instance éminemment politique, infléchit par sa radicalité toutes les normes hiérarchisantes. Prenant à ce titre ses distances vis-à-vis des positions virilistes nichées au cœur de l'actionnisme de Piotr Pavlenko, elle promeut un activisme 2.0 fortement inspiré des mouvements féministes, qui puise dans la vulnérabilité des corps, comprise au sens butlérien, la source de son pouvoir d'action et le fondement d'une communauté en ligne.

Avec l'étude suivante, c'est la question – éminemment polémique dans le contexte de l'hexagone – du voile qui est posée. Chloé Dubost y analyse une forme théâtrale dite documentaire, intitulée *Ce qui nous regarde*, créée en 2016 par la féministe franco-tunisienne Myriam Marzouki. Les différentes textures documentaires (première *Épître aux Corinthiens* de Saint-Paul, *La Madeleine pénitente*, de Georges de La Tour, des extraits du film *La Rabbia* de Pasolini, la transposition dramatique de *Vernon Subutex* de Virginie Despentes, etc.) composant la pièce permettent de remettre en perspective l'imaginaire du voile et la manière dont le regard posé sur lui est culturellement fabriqué, notamment à l'abri d'une vision postcoloniale. La pièce devient ce faisant le lieu de la perturbation d'une *doxa* qui l'assigne trop souvent à l'islam radical, ouvrant à la polysémie d'interprétations ouvertes : en tant qu'il soustrait au regard et cesse de faire *image*, le voile n'apparaît plus comme le symbole de l'oppression patriarcale, il se resémantise comme libre protestation contre la réification des corps regardés comme pure marchandise. Au final, le spectacle propose, sinon de dissocier l'objet de son « aura », du moins de le rendre à son ambiguïté, apaisant la crispation sociale qu'il catalyse hystériquement.

La dernière étude propose, avec l'analyse du roman *Je cherche l'Italie* de Yannick Haenel (2015), une sorte de *finale*, au sens musical du terme, en forme de moment épiphanique. Corentin Lahouste y examine les potentiels politiques d'une poétique de l'amour, qu'il situe au point névralgique de la rupture vis-à-vis du « naufrage », de « la ruine » et de « l'expérience de la dévastation » imprimés par un réel en décomposition, exclusivement livré à la lutte pour le pouvoir et à l'économie marchande. Pour Yannick Haenel, qui est sans doute l'un des auteurs contemporains proposant une relecture parmi les plus vivifiantes des écrits sacrés, l'amour devient un principe éthique et ontologique : à ce titre, le baiser reçu devient le cœur d'une possible reconfiguration du politique, ouverte sur le vertige de l'immatériel et de la poésie. L'amour y est regardé comme « puissance de Vie » et « force de présence », autrement dit comme principe politique solide et déterminant susceptible de revitaliser, voire restructurer anarchiquement le *vivre ensemble*.

À cette série d'études qu'il nous revient de considérer en tant qu'« objets transitionnels »¹⁰ d'un défigement des fictions modernes, succède un entretien avec le sociologue Christian Laval, spécialiste de sociologie politique, qui analyse ici la constitution de la littérature en domaine autonome à la fin du XVIII^e siècle comme une réponse au discours de l'économie. En accord avec l'idée ranciérienne d'une politicalité intrinsèque de la littérature, il montre que la littérature a émergé comme une réplique à l'économie. Le beau contre l'argent ou la dépense contre l'utile : les écrivains auraient, depuis les origines du romantisme, pris le contre-pied de l'économisme de la société bourgeoise. Non seulement dans leurs discours et leurs prises de position, mais surtout dans la conception de la littérature qu'ils ont développée, les écrivains des XIX^e et XX^e siècles ont fait de leur art un art « contre l'économie », qui se voulait le discours dominant de son temps. Christian Laval conclut avec Georges Bataille que la littérature s'est instituée à l'époque moderne comme médiation entre le monde profane et le monde sacré, celui de l'interdit, de la mort et du crime, mais aussi celui de la beauté, de la vérité et de la sainteté. Vision anthropologique de la littérature qui l'ancre au fondement du social et ouvre le débat sur les effets politiques qui peuvent se jouer depuis cette origine.

Sandra Barrère

Docteure en littérature comparée (EA 4195 Telem)
 Université Bordeaux Montaigne
 lilosafran@gmail.com

Jean-Paul Engélibert

Professeur de littérature comparée (EA 4195 Telem)
 Université Bordeaux Montaigne
 Jean-Paul.Engelibert@u-bordeaux-montaigne.fr

10 Hélène Merlin-Kajman, *Lire dans la gueule du loup. Essai sur une zone à défendre, la littérature*, Paris, Gallimard, NRF Essais, 2016, p. 14-15.